



HABITER / CONSTRUIRE

## HABITER/CONSTRUIRE

CLÉMENCE ANCELIN

COMPÉTITION INTERNATIONALE PREMIERS FILMS  
117', FRANCE  
SAMEDI 24 MARS, 18H30, CINÉMA 1 + DÉBAT PETIT FORUM  
LUNDI 26 MARS, 13H00, PETITE SALLE + DÉBATS  
MARDI 27 MARS, 10H30, CENTRE WALLONIE-BRUXELLES

Un chantier de route au Tchad. Se croisent nomades, chefs de chantier français, ouvriers, villageois...

*C'est votre premier long métrage, pouvez-vous nous raconter un peu votre parcours ?*

J'ai étudié les arts plastiques aux Beaux-Arts de Dijon où j'ai commencé à travailler la vidéo. Ensuite j'ai continué des études de cinéma à Paris. Et pour gagner ma vie j'ai passé un CAP de projectionniste.

*Pourquoi ce film au Tchad ?*

Je suis allée au Tchad en 2009 rejoindre mon compagnon qui travaillait sur le grand chantier de route de N'Djamena, capitale du Tchad à Abéché, grosse ville proche de la frontière du Soudan. C'est une route d'environ 1000 km. La partie du chantier français sur laquelle j'ai filmé est un tronçon de 110 km.

*D'où vous est venue l'idée de ce film ?*

J'étais partie pour un mois avec une petite caméra vidéo. J'ai commencé par me promener autour de la base-vie française où nous étions logés et j'ai découvert que sur ces quelques km<sup>2</sup>, vivait une multitude de gens venus d'horizons divers, avec des modes de vie très différents. Des villageois qui vivent en auto-suffisance de l'agriculture, sans électricité, sans moteur. Des nomades qui traversent le territoire avec leur troupeau. La base-vie française qui ressemble à une zone pavillonnaire à l'américaine aux allées gravillonnées à angle droit, TV satellite, gardiens etc. Les cadres africains dans des containers métalliques avec un confort un peu moindre. Les chauffeurs, les électriciens et autres techniciens dans des petites baraques à côté, plus environ 400 ouvriers qui travaillent sur le chantier, mais vivent à 50 km et rentrent chaque soir en bus. Ils viennent du sud du pays, ils ont été embauchés parce qu'ils parlent français alors que tous les hommes du coin parlent arabe. Ils partent sans leur famille pendant un an ou deux, c'est leur vie.

*Comment avez-vous réfléchi la forme du film ?*

Je voulais proposer une sorte de promenade, ponctuée par des rencontres avec des habitants de chaque milieu, et des moments d'observation des objets, des maisons, des gens. Au montage on a essayé d'installer un rythme où on a le temps d'observer les choses, les gens, et des temps de parole où les différents habitants évoquent leurs modes de vie ou leur idée sur la route qui arrive.

*Comment avez-vous financé ce premier film ?*

Rentrée à Paris, j'ai raconté mon projet à l'entreprise qui construisait la route, j'ai résumé le projet en justifiant la poésie du propos, une promenade sur ces quelques km<sup>2</sup> où se croisent tant de gens différents. Quelqu'un m'a entendue. Je leur demandais de me prêter une voiture et de mettre une personne à ma disposition qui puisse conduire, me servir d'interprète, de traducteur, de perchman. Ils ont accepté. Je suis retournée au Tchad, j'ai rencontré le jeune homme génial et essentiel que l'on voit dans le film : Mallah, qui m'a assistée. J'ai produit le film avec mes économies à 90%, et pendant le montage, j'ai rencontré Emmanuel Deswarte de Fin Avril, qui est devenu co-producteur.

*Savez-vous qui finance cette route ?*

En 2003, on a trouvé du pétrole au Tchad. Le gouvernement Tchadien est, je crois, tenu par des accords avec les pétroliers

de réinvestir un pourcentage des bénéfices de l'exploitation du pétrole dans le développement des infrastructures du pays, routes, écoles, etc. Donc depuis 2003 des chantiers de routes fleurissent dans tout le pays.

*Parlez-nous du nomade avec qui vous vous promenez en voiture, qui cite le nom des arbres, connaît la brousse, et semble vivre en harmonie avec cette nature minimale.*

Annour est une des belles rencontres du tournage. Plus jeune, il a été envoyé deux ans à N'Djamena pour étudier le coran. Il analyse très bien les différences de modes de vie et a eu envie d'en parler tout de suite. Trouver son camp à été très compliqué et nous avons eu peu de temps pour ce tournage. Je sentais que cet homme avait des choses à dire. Je me suis entendue avec Mallah pour qu'il lui pose les questions sans me faire la traduction et j'ai filmé ces travelling où tout se ressemble, où on est complètement paumé alors que lui est parfaitement à l'aise. Il nous a expliqué que quand il est revenu de la ville il était perdu, il ne comprenait plus les espaces, il ne comprenait plus les chameaux, il avait perdu son rapport à la brousse, il a dû reconquérir ce territoire. C'était très précieux pour lui de nous faire partager son histoire. Il était très fier, il avait envie de cette interaction, de titiller un peu Mallah le chauffeur citadin, de l'impressionner un peu, il avait un côté fanfaron.

*Comment les nomades et les villageois accueillent-ils cette route ?*

Ils craignent la route, c'est un danger pour leurs bêtes. Ils essaient de s'installer loin, bien que lorsqu'ils ont besoin de vendre une bête, ils peuvent parfois arrêter une voiture pour aller au marché. Pour les villageois, le chantier en lui-même a un gros impact économique. Les jeunes essaient d'y trouver du travail. D'autres s'improvisent commerçants, construisent des cabanes en paille autour des infrastructures, font à manger, vendent du savon, des cigarettes, des tongs, du riz. On trouve ici tous les produits de première nécessité.

*Qui peut s'installer près de cette route ?*

Pour chaque territoire il y a quelqu'un que l'on peut consulter. C'est le chef de terre qui décide. Il faut lui expliquer ce que l'on veut faire et il vous attribue une terre, mais on peut t'expulser s'il y a des problèmes. En brousse, la terre ne s'achète pas à la différence de la ville.

*Une femme vous dit : « Ce bébé c'est la seule chose que je n'ai pas pu faire toute seule ». Comment avez-vous ressenti la relation entre les hommes et les femmes dans les villages ?*

Cette phrase, Mallah ne l'avait pas traduite. C'est un tchadien venu vérifier les sous-titres qui l'a traduite au montage. On s'est dit « c'est trop beau ». Je n'ai pas senti de pression vestimentaire, on n'a pas interdit aux femmes de me parler, j'ai plutôt senti des relations paisibles chez les gens que j'ai rencontrés mais je ne me sens pas très qualifiée pour parler des relations entre les hommes et les femmes.

■ Propos recueillis par Lyloo Anh



SOREIYU NO KODOMOTACHI

## SOREIYU NO KODOMOTACHI

YOICHIRO OKUTANI

COMPÉTITION INTERNATIONALE PREMIERS FILMS, 107', JAPON  
VENDREDI 23 MARS, 18H30, CINÉMA 1 + DÉBAT PETIT FORUM  
SAMEDI 24 MARS, 15H30, CINÉMA 2 + DÉBAT EN SALLE  
VENDREDI 30 MARS, 12H00, CINÉMA 1

Le film de Yoichiro Okutani dresse un portrait sensible et humain de Monsieur Takashima, un SDF vivant sur un bateau sur les bords du fleuve Tama, dans la banlieue de Tokyo. Il gagne sa vie en réparant les moteurs de vieux bateaux, toujours accompagné par ses chiens fidèles et aimants. Cet exclu du système prend la parole grâce à la caméra de Yoichiro Okutani qui le filme pendant deux ans, et nous livre une réflexion sur le sens de la vie.

*Pouvez-vous vous présenter ?*

Je m'intéresse aux changements qui affectent la ville de Tokyo. La ville n'a jamais cessé d'être démolie et reconstruite ; l'architecture ancienne ainsi que les habitants d'antan ont disparu, mais ils ont été remplacés par d'autres. J'aime faire des rencontres dans la rue et discuter avec des inconnus.

*Comment avez-vous rencontré Monsieur Takashima, et comment avez-vous décidé de faire avec un film sur lui ?*

Au début, j'étais à la recherche de chiens errants dans la ville, car je voulais faire un film sur Tokyo. De nos jours, on voit rarement des chiens errants à Tokyo. Quand j'ai entendu dire qu'il y en avait quelques-uns du côté de l'aéroport international de Tokyo, situé en bord de mer, je suis allé me balader dans une ville de banlieue qui se trouve sur l'embouchure de la rivière Tama, qui se déverse dans la baie de Tokyo. Sur place, j'ai fait quelques rencontres. Un pêcheur me raconta qu'il avait jeté son permis de pêche il y avait bien longtemps. Un Koréano-Japonais qui gère un site de traitement de déchets m'avoua que les déchets sont une mine d'or. Un SDF à vélo qui collectait des cannettes pour les recycler me confia qu'il gagnait 105 Yen par kilo. Toutes les personnes que j'ai rencontrées m'ont parlé d'un cer-



tain monsieur qui s'occupait d'une bande de chiens bruyants. Ce monsieur, Yasuo Takashima, vivait sur un bateau avec les chiens et collectionnait des bateaux à moteur, et les réparait pour gagner sa vie. Quand je suis allé le voir, il m'a reçu aimablement et m'a invité à partager un poisson qu'il avait reçu d'un pêcheur en guise de paie pour un moteur réparé. Nous sommes tous des chiens habitant cette grande ville où l'ont produit des déchets que d'autres récupèrent. Nous sommes des chiens errants et nous vivons ici, à Tokyo.

*Combien de temps a duré votre tournage ? Etiez-vous tout seul ou avec une équipe de tournage ?*

J'ai tourné le film de janvier à décembre 2010. Du printemps jusqu'à l'hiver en passant par l'été et l'automne. J'ai rencontré Monsieur Takashima en 2008. À cette époque, je l'ai interviewé avec mon équipe. Mais toutes les scènes utilisées dans le montage final, je les ai tournées tout seul en 2010. Je dirais plutôt que j'ai tourné le film avec Monsieur Takashima et ses chiens. Au début, il ne m'aimait pas et il se méfiait de mes questions, mais petit à petit, j'ai réussi à gagner sa confiance en allant lui rendre visite avec ou sans caméra, juste pour prendre de ses nouvelles et discuter un peu avec lui.

*Monsieur Takashima s'adresse souvent à vous directement, on devine alors votre présence mais jamais on ne vous entend, pourquoi ? Était-ce un choix dès le début du projet de ne pas être présent dans votre film, ou l'avez-vous décidé au montage ?*

Quand vous avez un chien et que vous lui parlez, vous vous attendez à ce qu'il vous réponde ? Non, le chien ne vous répondra pas, mais vous serez soulagé de pouvoir lui communiquer vos sentiments.

En 2008, pendant une interview avec mon équipe de tournage, j'ai essayé de lui demander pourquoi il vivait là, et ce qui lui était arrivé. Il n'a jamais répondu à mes questions. Il disait qu'il ne voulait pas qu'on se moque de lui à nouveau. Il nous raconta qu'une équipe de télévision était déjà venue l'interviewer.

En 2010, je suis allé le voir tout seul. Il m'a raconté de nombreuses histoires. Peu m'importait si ses histoires étaient véridiques ou pas, j'étais à son écoute. Bien sûr que j'étais derrière la caméra que je pointais toujours vers lui. Parfois il était conscient d'être

filmé, mais parfois il oubliait la caméra et il continuait à me raconter ses histoires. Je n'avais aucun besoin de l'interrompre. Il me parlait, il se parlait à lui-même, et il parlait à la caméra. La manière dont j'ai filmé ce documentaire a été dictée par la relation que j'ai établie avec Monsieur Takashima.

*Monsieur Takashima est-il encore en vie et avez-vous pu lui montrer votre film ? Est-ce que vous lui avez apporté une aide financière pendant le tournage ?*

Je ne souhaite pas répondre à cette première question. Ce qui est important, c'est qu'il a décidé de vivre dans mon film. D'ailleurs, les gens appréciaient le fait qu'il habite dans leur quartier. Il n'a jamais vu « Children of Soleil », ni aucun des rushes du film. Je ne lui ai jamais donné un centime pour son apparition dans mon film, mais à chaque fois que j'allais lui rendre visite, je lui emmenais un paquet de cigarettes et quelques boissons pour lui et ses chiens.

*Avez-vous de nouveaux projets de film en cours ?*

Non, je n'ai pas de nouveau projet en cours mais je continue à arpenter et à observer la ville de Tokyo.

■ Propos traduits et recueillis par Jean Sebastian Seguin

## TWO YEARS AT SEA

BEN RIVERS

COMPÉTITION INTERNATIONALE, 88', GRANDE-BRETAGNE  
SAMEDI 24 MARS, 21H00, CINÉMA 1 + DÉBAT EN SALLE  
DIMANCHE 25 MARS, 13H00, CINÉMA 2  
MERCREDI 28 MARS, 13H00, CINÉMA 1

Plongée envoûtante dans la vie d'un Robinson vivant au milieu d'une forêt, le film de Ben Rivers, tourné avec un cadre panoramique large et généreux, répand une joyeuse sérénité.

Sans paroles et avec un noir et blanc au grain artisanal et d'une grande beauté, comme venu de très loin, Ben Rivers capte, sans chercher jamais à les expliquer, les faits et gestes de Jake dans son quotidien d'ermite volontaire au sein d'une nature puissante et immuable. Très vite, le spectateur comprend que le film lui fera éprouver le sentiment de la durée et se laisse fasciner par la radicalité du projet. Au refus de la société et de la parole, répond le refus de toute technique cinématographique avantageuse et de toute performance, si bien que le film semble constamment ouvert à l'événement. « J'aime mettre en place des situations qui autorisent l'heureux hasard, comme dans la vie elle-même où les événements arrivent par hasard et vous dévient de la route où vous pensiez être. Lorsque je fais un film, je veux que ce soit un voyage, que le processus de filmer soit une aventure. »\*

Ben Rivers utilise une caméra Bolex 16 min et développe lui-même ses pellicules, comme s'il renvoyait les progrès techniques à la question de leur sens.

« C'est naturel pour moi de tout faire moi-même, peut-être du fait d'avoir été dans une école d'art plutôt que dans une école de cinéma. J'ai utilisé dès le début des vieilles caméras parce que je préfère travailler avec des objets mécaniques, physiques. »\*

Pour autant, dans cette économie de moyens, il ne rechigne pas à élaborer des séquences très mises en scène de telle sorte qu'à plusieurs reprises le spectateur s'attend à ce qu'il arrive quelque chose qui ne vient pas. « Mes films commencent dans de vrais espaces construits par la personne que je filme. Mais dès que je sais où placer la caméra, la fiction commence. Je travaille avec les gens, je répète avec eux. Ensuite le montage entraîne le film dans un monde que je construis peu à peu. Donc je dirais que c'est le contraire du cinéma direct. »\*

Mais quelques plans après, c'est à nouveau la contemplation qui reprend le dessus.

Comme son unique protagoniste, sorte de Walden au faciès d'Aristote, Ben Rivers fait avec très peu, mais avec une paisible ingéniosité. Surtout il reste au plus près d'une exigence. Ainsi la patience du solitaire et la beauté de la nature omniprésente deviennent-elles, par imprégnation du spectateur, les qualités du film. Le très long plan, durant lequel Jake met à l'eau sa barque de fortune, ose une expérience rare de contemplation cinématographique.

« Ce qui est important, c'est que je prends mon temps. Quand j'ai commencé à observer les gens qui vivent dans la nature sauvage, c'était aussi un questionnement sur ma propre vision romantique de la vie dans les bois, mais au fil des réalisations j'ai trouvé de plus en plus contradictoire cet idéalisme. Il reste des traces de sublime à trouver dans ces paysages, mais ce sont ceux qui y vivent que je trouve le plus intéressants. Je veux que ce soit là la possibilité de regarder ces espaces comme utopiques et joyeux, même si il y a, en même temps, un fort malaise sous-jacent, un sentiment de danger et de mélancolie dans la solitude. »\*

\* Passages extraits d'un entretien paru dans le magazine Bref. Sept-Oct 2010, n°94.

■ Gauthier Leroy

## LOS ANIMALES

PAOLA BUONTEMPO

COMPÉTITION INTERNATIONALE COURTS MÉTRAGES, 8', ARGENTINE  
VENDREDI 23 MARS, 16H30, CINÉMA 2 + DÉBAT PETIT FORUM  
DIMANCHE 25 MARS, 13H00, CINÉMA 1 + DÉBAT PETIT FORUM  
MERCREDI 28 MARS, 17H00, CENTRE WALLONIE-BRUXELLES

Dans un décor urbain irréel, des institutions exposent des animaux, vivants ou morts. Au zoo, au musée, nous regardons les bêtes mais leur regard en retour n'est que fuite ou fixité. Comment reconstruire ce lien perdu ?



Quel est le point de départ du film ?

Le film est né d'un projet d'une maison de production de La Plata, Festifreak Produce, qui a réuni 11 réalisateurs rattachés à la section cinéma de l'Université de La Plata. Nous avons découpé la ville en plusieurs morceaux, les plus représentatifs, puis chacun de nous a choisi l'un de ces espaces. La Plata a été construite selon un plan d'urbanisation : c'est une ville géométrique, quadrillée dont il existe de nombreuses maquettes. J'ai choisi de travailler sur le quartier del Bosque, le poumon vert de la ville, qui abrite, entre autres, le Muséum d'histoire naturelle et le zoo. Cela m'intéressait de travailler autour des animaux et du cycle de la vie représenté par ces deux espaces conjoints.

Le livre de John Berger, "Mirar" a été un moteur important du film. Avec Carolina Maranguello nous nous sommes appropriées l'idée selon laquelle les animaux auraient un regard «éteint». Un regard qui ne correspond pas aux relations qu'ont aujourd'hui les hommes avec les animaux, surtout dans un lieu aussi paradigmatique qu'un zoo. Nous avons dialogué avec le texte de John Berger : ce regard devenu unilatéral et le lien qu'il suppose, peuvent se reconstruire. J'ai travaillé d'après cette supposition, en commençant par observer rigoureusement les espaces réels, puis en faisant des petites mises en scènes et enfin en articulant tout cela autour d'un discours personnel porté par la voix off. La recherche du regard est le cœur du récit : le regard fuyant des animaux du zoo, la reconstruction du regard dans l'atelier du taxidermiste et le regard retrouvé dans la salle du musée. Cette question a guidé l'élaboration de chaque plan.

*Il y a un grand travail sonore dans votre film. Des sons réalistes créent une atmosphère fantastique, en particulier dans la scène nocturne du zoo.*

Au zoo c'est du son direct. Il y a beaucoup d'espèces d'oiseaux et la nuit c'est surtout eux qu'on entend. Je travaille toujours autour de la construction/reconstruction du réel. Le travail sonore, mais aussi le travail sur la lumière cherchent à reconstruire ce qui, bien souvent, ne peut pas être enregistré par la dynamique propre à l'enregistrement filmique. Avec le photographe Marcelo Tonini nous avons essayé de conserver au maximum la lumière naturelle de chaque espace. Le zoo de La Plata propose des visites nocturnes. Ce parcours dynamique nous faisant découvrir les animaux dans l'obscurité nous a paru intéressant pour le film.



*Votre travail ressemble à celui d'une plasticienne. Quelle est votre formation et comment ce film s'inscrit-il dans votre recherche ?*

J'ai étudié le cinéma et j'ai aussi suivi des cours d'histoire des arts visuels durant quelques années. J'ai aussi étudié la photo. J'ai tourné un court-métrage, « Las instancias del vértigo » qui filme en plan séquence une course de chevaux à l'hippodrome de La Plata en montrant ses résonnances sur les spectateurs venus parier. Le film propose une forte mise en scène pour montrer une réalité simple, presque anecdotique. « Los animales » est mon deuxième court-métrage et j'ai essayé d'entremêler encore davantage les genres. En ce moment, je fais un travail de recherche universitaire autour de ces sujets en continuant à explorer la trame invisible d'autres institutions de la ville.

■ Propos traduits et recueillis par Amanda Robles

## AUTOMNE

DMITRI MAKHOMET

COMPÉTITION INTERNATIONALE COURTS MÉTRAGES

26', FRANCE

VENDREDI 23 MARS, 16H30, CINÉMA 2 + DÉBAT PETIT FORUM

DIMANCHE 25 MARS, 13H00, CINÉMA 1 + DÉBAT PETIT FORUM

MERCREDI 28 MARS, 17H00, CENTRE WALLONIE BRUXELLES

Dans une forêt dévastée par une tempête une vieille dame ramasse du bois. Le film observe attentivement ses gestes silencieux qui sont autant de rituels sur le point de disparaître : nourrir les poules, allumer un feu, manger seule et ramasser du bois encore et encore.

*Où est tourné votre film ?*

A Malye Azerki, mon village natal en Biélorussie, près de la frontière avec la Pologne où vit ma grand-mère, la vieille dame que je filme. Mes parents ont quitté le village quand j'avais trois ans, et je suis

resté vivre là-bas avec mes grands-parents jusqu'à l'âge de sept ans. C'était un village plein de vie mais aujourd'hui il n'y a presque plus personne. Je vis à Paris depuis plusieurs années mais je suis très attaché à cet endroit, et ses bois tout autour. J'y retourne régulièrement. Pendant mes études au Fresnoy, j'avais déjà filmé ce village et ses habitants pour essayer de garder une trace de ces modes de vie qui sont en train de disparaître. Les choses changent, le paysage, mais aussi les villages qui se vident de leurs habitants. La moitié des villageois que j'ai filmés en 2006 sont déjà morts. Mon film précédent portait le nom de ce village, Malye Azerki.

*Comment s'est passé le tournage de ce nouveau film ?*

J'ai filmé seul, pendant un mois avec une petite caméra HDV. Même si je connaissais bien l'endroit je n'avais rien écrit avant d'y aller. Le film s'est fait là-bas au fur et à mesure. Peu de temps avant, une tempête avait abattu les arbres de la forêt. Une des activités de ma grand-mère est de ramasser du bois mais d'habitude elle le fait juste autour de la maison. Quand j'ai découvert ces forêts dévastées, j'ai eu l'idée de lui demander d'aller ramasser du bois là-bas. La violence de cette catastrophe me semblait être comme une métaphore de la menace qui pèse sur ce village, avec ses maisons en bois, qui lui aussi va disparaître. Pendant le tournage j'ai parfois provoqué de petites mises en scène, comme lorsqu'elle se brosse les cheveux. L'intimité que j'ai avec elle permet cela.

*Comment s'est construit le rythme du film ?*

Le film est répétitif mais pourtant des choses changent, le temps passe. Au début du film le tas de bois est vide et il est davantage rempli à la fin. Les gestes se répètent mais je filme aussi le changement. Et ce changement qui est en train de se produire tout autour et qui emportera aussi le village. Filmer en plan fixe me permet en quelque sorte de ralentir le temps, d'observer plus attentivement des choses minimales.

*Pouvez-vous me parler un peu plus de votre parcours ?*

Avant d'entrer au Fresnoy j'ai fait l'école des beaux arts de Minsk, en peinture. Au Fresnoy j'ai été très marqué par le travail de Jean-Marie Straub et Danièle Huillet et aussi celui de Chantal Akerman qui a encadré mon projet d'études. « D'Est » est un film qui a beaucoup influencé mon travail. Aujourd'hui j'essaie en quelque sorte de m'en détacher.

*Actuellement vous travaillez sur un nouveau projet ?*

Oui mais cette fois dans un autre village, à la frontière entre la Biélorussie et la Lituanie. La question de la frontière m'intéresse. Et pour la première fois je vais construire quelque chose avec des mots et des paroles.

■ Propos recueillis par Amanda Robles

# PROGRAMME SAMEDI 24 MARS

## CINÉMA 1

13H30 av

**À NOUS LA VIE #1**

**MATTI DA SIEGARE**  
Marco Bellocchio,  
Silvano Agosti,  
Stefano Rulli,  
Sandro Petraglia  
Italie  
135', VO/FR  
+ PRÉSENTATION

## CINÉMA 2

13H00 ci

**BESTIAIRE**

Denis Côté  
Canada  
72', Sans dialogue  
+ DEBAT EN SALLE

## PETITE SALLE

11H15 dr

**DEBAT ADDC**

**DOCUMENTAIRE/FICTION:**  
**DOUBLE PRATIQUE**  
135'  
- en présence de Julie Barthelelli,  
Dominique Cabrera, Françoise  
Romand  
- animé par Anne Gelland et  
Mireille Hannon

## PETIT FORUM

18H00 débat

**DOCHTERS**

**L'UN SEUL SANS PATTES**  
135'  
- en présence de Julie Barthelelli,  
Dominique Cabrera, Françoise  
Romand  
- animé par Anne Gelland et  
Mireille Hannon

## NOUVEAU LATINA

13H45 da

**PAULI RUIZ #2**

**L'HYPOTHESE DU TABLEAU VOLÉ**  
France  
63', VO/FR  
**7 FAUX RACCORDS**  
France  
6', VO/FR

da COMPÉTITION INTERNATIONALE  
1<sup>er</sup> F CONPÉTITION PREMIERS FILMS  
da COMPÉTITION COURTS MÉTRAGES  
ci CONTRECHAMP FRANÇAIS  
NF NEWS FROM...  
da DÉDICACES ET ATELIERS

sp SÉANCES SPÉCIALES  
XD EXPLORING DOCUMENTARY  
av À NOUS LA VIE  
b ÉCOUTE VOIRI  
ac LES 20 ANS DE ACID  
dr DÉBATS, RENCONTRES

16H30 cm

**DOCHTERS**

Marta Jurkiewicz  
Pays-Bas  
23', VO/FR+EN  
+ DEBAT PETIT FORUM  
CF

18H15 sp

**HOMMAGE À YANN LE MASSON**

**L'AI HUIT ANS**  
Yann Le Masson, Oiga Poliakot  
France  
9', VO/FR  
**SUCRE AMER**  
Yann Le Masson  
France  
23', VO/FR  
**HELIGONKA**  
Yann Le Masson  
France  
26', VO/FR  
+ RENCONTRE

14H30 da

**ATELIER**

**SUSANA DE SOUSA DIAS**  
150'

18H00 cm

**KAKO SAM ZAPALO SIMONA**

**BOLIVARA**  
Igor Drljaca  
Bosnie Herzégovine / Canada  
9', VO/FR+EN  
CF  
**DECOUVERTE D'UN PRINCIPE**  
**EN CASE 3**  
Guillaume Massart  
et Julien Meunier  
France  
59', VO/FR  
+ DEBAT EN SALLE

15H45 ac

**ROME DÉSOLÉE**

Vincent Dieutre  
France  
70', VO/FR  
en présence de Vincent Dieutre  
et Marina Deak

## MODIFICATION DE L'ACCÈS AU CENTRE POMPIDOU

**POUR LES SPECTATEURS DE CINÉMA DU RÉEL LES WEEK-END DU 24 AU 25 MARS ET DU 31 MARS AU 1ER AVRIL 2012**

DEVANT L'AFFLUX DE VISITEURS AU CENTRE POMPIDOU, UNE ENTRÉE SPÉCIALE SERA DÉDIÉE CE WEEK-END (SAMEDI 24 ET DIMANCHE 25) AUX FESTIVALIERS ET SPECTATEURS DE CINÉMA DU RÉEL, À DROITE DE LA PIAZZA (PLACE GEORGES POMPIDOU).  
LES FESTIVALIERS POURRONT AINSI SE RENDRE PLUS DIRECTEMENT AUX AUX CAISSES DU CINÉMA ET SALLES DE PROJECTION SANS ATTENDRE.

CE DISPOSITIF EXCEPTIONNEL, VISÉ À DÉSENGORGER LA FILE D'ATTENTE PRINCIPALE ET PERMETTRE À CHACUN D'ATTENDRE PLUS VITE SON OBJETIF DE VISITE AU CENTRE POMPIDOU.

LES SÉANCES AU CENTRE WALLONIE-BRUXELLE ET LE NOUVEAU LATINA RESTENT NORMALEMENT ACCESSIBLES.

L'ÉQUIPE DE CINÉMA DU RÉEL S'EXCUSE PAR AVANCE POUR L'ÉVENTUELLE GÊNE OCCASIONNELLE.

18H30 1<sup>er</sup>F

**HABITER / CONSTRUIRE**

Clermence Ancelin  
France  
117', VO/FR+EN  
+ DEBAT PETIT FORUM

20H45 da

**MARIO RUSPOLI #1**

**LES INCONNUS DE LA TERRE**  
France  
36', VO/FR  
**REGARD SUR LA FOLIE**  
+ **LA FÊTE PRISONNIÈRE**  
France  
63', VO/FR  
+ PRÉSENTATION

20H30 da

**DICK FONTAINE #2**

**BEAT THIS !**  
**À HIP HOP HISTORY**  
Grande-Bretagne  
60', VOEN/FR  
**BOMBINI**  
Grande-Bretagne  
60', VOEN/FR  
+ DEBAT EN SALLE

21H00 ci

**TWO YEARS AT SEA**

Ben Rivers  
Grande-Bretagne  
88', Sans dialogue  
+ DEBAT EN SALLE

20H45 da

**MARIO RUSPOLI #1**

**LES INCONNUS DE LA TERRE**  
France  
36', VO/FR  
**REGARD SUR LA FOLIE**  
+ **LA FÊTE PRISONNIÈRE**  
France  
63', VO/FR  
+ PRÉSENTATION

20H30 da

**DICK FONTAINE #2**

**BEAT THIS !**  
**À HIP HOP HISTORY**  
Grande-Bretagne  
60', VOEN/FR  
**BOMBINI**  
Grande-Bretagne  
60', VOEN/FR  
+ DEBAT EN SALLE

22H00 sp

**MONDO CANE**

Paolo Cavara  
Giulietto Jacopetti  
Italie  
105', VO/FR

**RÉDACTION** Ly'oo Anh, Stéphane Gérard, Leïla Gharbi, Olivier Jehan, Mahsa Karampour, Daniela Lanzuisi, Gauthier Leroy, Lucrezia Lipi, Sébastien Magnier, Julien Meunier, Anne-Lise Michoud, Marjolaine Normier, Alexandra Planelli, Amandine Poisson, Amanda Robles, Jean Sébastien Seguin

**RÉDACTRICES EN CHEF** Dorine Brun, Zoé Chantre, Maïté Petitier **MISE EN PAGE** Maxime Dendraën **CONTACT** journaldureel@gmail.com